

« ... Ce baba cool de Romain Rolland... »

Roland Roudil

Quelle mouche a donc piqué ce chroniqueur¹ pour insinuer qu'au-dessus de son faux-col de clergyman, Romain Rolland arborerait une tête de yogi ? Que se dresseraient, sortis de sa tête, si ce n'est des cheveux longs, du moins ces « idées courtes » évoquées dans une chanson des *sixties* ? Ouvert au monde, internationaliste convaincu certes, mais si l'homme a franchi des frontières, c'est plutôt dans le monde des idées, en bon routard d'un chemin qui monte en lacets. Et ces idées ont jailli du papier gratté par la plume et non d'un quelconque pèlerinage vers Katmandou ! Solitaire, l'homme méditait sur les vicissitudes de notre pauvre monde, mais qu'il était peu enclin à cette extase mystique qui détourne de l'ici-bas et de l'action concrète ! Combien se serait-il tenu à l'écart des atmosphères d'encens et de patchouli dans lesquelles évoluaient nos hippies de Berkeley ! Combien plus intéressé par Beethoven que par les notes languissantes du sitar d'un Ravi Shankar ! Pacifiste, bien sûr, mais dans les années 20 seulement, quand il se tourne vers Gandhi, un peu plus critique dans les années 30 à l'égard du *sathyagra*, à l'époque du voyage à Moscou surtout, où une photo, peu dans le style des flous vaporeux de David Hamilton, le montre debout à la gauche d'Arosev et de Staline... Car ce « baba », qui veut dire « papa » en hindi, était fort éloigné du « petit père » des peuples dont l'histoire ne nous dit pas qu'il fut un homme « cool ».

En 1977 déjà, un certain Edmond Bordeaux-Szekely, relatant une rencontre avec Romain Rolland à la fin des années 20, faisait de l'écrivain un précurseur de l'écologie. Lors d'un entretien, approuvant son intention d'appliquer la sagesse ancestrale des Esséniens dans notre vie quotidienne en ce siècle turbulent, il lui faisait tenir ce credo, aux accents si modernes qu'il rend le lecteur d'aujourd'hui dubitatif : « Nous croyons que nous ne devons manger que des aliments frais, naturels, purs, complets, sans additifs chimiques ou traitement artificiels »²... Voilà ce qu'aurait dit le père de *Colas Breugnon*, en bon défenseur de l'alimen-

tation équilibrée avec ces cinq fruits et légumes quotidiens !

De sérieuses questions se posent donc touchant à la réception et à la postérité de notre homme car il en va bel et bien de sa réputation. Joaquina Labajo nous met sur la voie, qui nous rappelle qu'un danois, épris des théories théosophiques, avait ouvert à l'aube du siècle dernier, à Buenos Aires, une librairie spécialisée dans la diffusion de publications occultistes et orientalistes. Or ce libraire, apprend-on, eut à cœur de proposer plus tard à ses clients certains textes de Rolland³...

Modernité

Ce n'est pas *La Montespan*, au look suranné, que le libraire en question dut exposer à la devanture de sa vitrine. D'autres éléments de l'œuvre de Rolland nous montrent un auteur d'une sensibilité moderne, en phase avec son époque et plus proche de nous : le bon vivant bourguignon qu'est ce « bonhomme (qui) vit encore » donne à *Colas Breugnon* une touche « zen », dans son acception commune, il est vrai, de dépouillement tranquille et consenti, lorsque le héros qui a tout perdu – femme, maison, argent et jambes – avoue en fin de compte se trouver « aussi riche qu'avant ».

Assurément, l'auteur d'« Au-dessus de la mêlée » n'est pas « dans les nuées » et il ne saurait être question de faire de lui un adepte des paradis artificiels. Rolland n'a rien d'un Cocteau opiomane pas plus que, côté féminisme, Annette Rivière, dans l'*Âme enchantée*, n'a à voir avec la « garçonne » de Victor Marguerite. Cependant l'héroïne se montre très libre dans ses choix et entretient avec ses amis (le comte Bruno Chiarenza, Julien Davy, Timon) des relations modernes d'égalité. Les enfants qui l'entourent (Marc, Georges, Waldo) font d'elle une mère-poule à la tête d'une galaxie familiale assez proche finalement de ces « tribus » d'aujourd'hui qui font suite à l'éclatement du modèle traditionnel de la famille bourgeoise. Même si toute famille recomposée n'est pas baba, il y a dans l'*An-*

1. Patrick Besson, « Pacifiste, presque communiste et préécologiste, ce baba cool de Romain Rolland... », <http://www.lepoint.fr/actualites-chroniques/2007-09-20/l-empire-de-romain-989/0/201465>, consulté en juin 2013.

2. E. Bordeaux-Szekely, préface à *The Essene Way, Biogenic Living* (1977), *La vie biogénique, l'enseignement essénien*, Éditions soleil, 1987, p.202.

3. Joaquina Labajo, « Romain Rolland et l'établissement d'une musicologie interdisciplinaire en Espagne. Contexte espagnol et « trans-océanique » », in *Romain Rolland et la musique*, sous la direction de Bernard Duchatelet, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon, 2013, p.175.

nonciatrice une modernité qui n'est pas pour rien dans l'affirmation de notre chroniqueur. Un texte de Romain Rolland n'est-il pas repris dans une *Anthologie de l'allaitement maternel*⁴? On a du mal à imaginer une telle thématique lactique chez un François Mauriac ou un André Malraux, ses contemporains pourtant.

Jean-Christophe a préparé le terrain : on décèle dans le roman de nombreux points de contact avec un idéal de sagesse et de relation humaine revendiqué, vingt ans après la Seconde Guerre, par toute une jeunesse en lutte contre les valeurs traditionnelles et le mode de vie des générations précédentes. Ceux qui, *peace and love* aux lèvres et fleurs dans les cheveux, partaient en guerre contre une société dite de consommation, pouvaient s'approprier la dénonciation faite par Rolland de *La Foire sur la Place* : hypocrisie, recherche de biens matériels et désir de gloire. Une qualité spirituelle colore le sentiment d'amitié d'Olivier et Christophe, dans lequel l'intuition et le « troisième œil », la connaissance de l'autre par empathie expliquent que « même sans se regarder, ils se voyaient sans cesse⁵ ». Sur un plan individuel, ce qui relève de « l'océanique, l'abyssal, le matriciel » (Roger Dardouin), perceptible dans les deux grands romans et le *Voyage intérieur* notamment, fait la part belle à l'intériorité et à certains états privilégiés de conscience. Mû par une aspiration proche de l'« élan vital » bergsonien, l'esprit se dégage des limites du rationnel, et un « lâcher-prise » s'installe qui lui permet d'explorer les couches latentes de la conscience. Cette « circumnavigation de l'âme », exploration de l'univers de l'esprit, proche du Noos des Grecs et partie divine de l'être, crée assurément un autre lieu de connivence avec le courant de pensée spiritualiste. Prenant sa source chez les transcendentalistes américains, Thoreau et Whitman – « précurseurs anglo-saxons de l'esprit d'Asie », dit Rolland⁶ – cette croyance au divin de l'homme donne du sens à l'activité de toute une génération de « jeunes » au style de vie non violent et qui récusera, dans les années 60, les valeurs agressives, compétitives et matérialistes de la société américaine.

Ceci dit, pas plus que l'habit ne fait le moine, l'amitié ne fait le baba-cool, et on aura raison d'objecter qu'Olivier et Jean-Christophe n'ont guère à voir avec les personnages de Jack Kerouac. De même, au tournant du siècle dernier, le spiritualisme traversait la théosophie aussi bien que l'occultisme ou le mouvement spirite, si éloignés des convictions de Romain Rolland. Toutefois l'esprit se place chez lui du côté de l'intuition et du rêve, de la fantaisie et de l'appréhension holiste du monde, met en œuvre, plus que l'hémisphère gauche qui commande action et compétition, l'autre partie du cerveau dont on dit qu'il est musicien,

silencieux, qu'il gère le non-dit et s'identifie au groupe. Cette prédominance de l'hémisphère droit recoupe en partie le Yin de la cosmologie chinoise qui, associé à la Lune, représente la part féminine de la nature. Ainsi la pensée orientale, qui, avec les deux catégories du Yin et du Yang, pense la dualité sous forme de complémentarité, est-elle en connivence avec l'assertion d'Héraclite, chère à Rolland : « *ek ton diaferonton, kallistèn harmonian* » : « à partir des dissonances, la plus belle harmonie ».

C'est du côté de l'Orient que se tourne l'auteur dès la première guerre mondiale, suivant en cela les conseils de ces écrivains dont il est familier : que ce soit Lamartine, qui pensait que « la clé de tout est aux Indes », ou Victor Hugo, pour qui « tout le continent penche à l'Orient ». Par cette Inde romantique, Rolland en vient sinon à porter le vêtement du hippie, du moins à s'ouvrir à la spiritualité hindoue, suivant un Michelet qui conseillait : « Quiconque a séché son cœur, qu'il l'abreuve au Ramayana ». Dans sa villa de Villeneuve, l'écrivain va étancher sa soif de spiritualité.

Les Indiens à Villeneuve

Ramakrishna, Vivekananda et Gandhi, ces trois figures de l'Inde moderne⁷, ne sont pas pour rien dans la réputation de Romain Rolland telle que la caricature notre chroniqueur. Le lecteur reste étonné de voir la place que tiennent dans les pages du journal, regroupées dans le volume *Inde*, ces passeurs indiens qui auront tant d'importance pour les générations d'après-guerre, et dont la sensibilité écologique et mondialiste, – où se mêlent végétarisme, respect des animaux et de la nature – imprègnera tout à la fois la contre-culture américaine, la *beat génération* et le mouvement hippie. Romain Rolland n'est certes pas le précurseur des « Enfants du Verseau⁸ », qui, nés sur le sol américain, vont se ressourcer dans la tradition sacrée hindoue. Mais une grande partie de son œuvre s'inscrit dans un courant de pensée qui va favoriser leur naissance. De Suisse et grâce à ses visiteurs indiens, l'écrivain saisit le message de Sri Aurobindo, qui tente la synthèse de la philosophie grecque et de la tradition hindoue, découvre la figure de Ramana Maharshi, un des maîtres de l'Advaita Vedānta et médite l'enseignement de Krishnamurti, « l'instructeur du monde ». On mesure mal aujourd'hui le succès qu'eurent ces penseurs dans les mouvements de la contre-culture américaine des années 60. Même si Rolland a des doutes sur le pouvoir d'action de tels Yogis (Aurobindo, dit-il, travaille seul à l'évolution de la conscience planétaire, tout comme Krishnamurti), il parle d'eux en termes intéressés, voire louangeurs, à l'écart d'une pensée universitaire qui, à l'époque, est

4. Claude Didierjean-Jouveau, *La voie lactée : l'allaitement maternel*, Jouvence éd., 1999.

5. *Jean-Christophe*, Albin Michel, 1950, p.938.

6. *La Vie de Vivekananda et l'évangile universel*, Stock, 1977, p.50.

7. Voir Roland Roudil, « Romain Rolland et l'Inde », *Les Cahiers de Brèves*, n° 30 et 31.

8. Titre d'un livre de Marilyn Ferguson, *Les enfants du versseau : pour un nouveau paradigme*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

loin d'imaginer que l'Inde vivante sera quelques années plus tard une antidote au consumérisme de l'Occident américanisé, en proie à une crise profonde de ses valeurs, et où s'affirme, comme en est convaincu René Guénon, le « règne de la quantité ».

De même, c'est un ami de Rolland, Jean Herbert, traducteur de Vivekananda, fondateur en 1946 de la collection « Spiritualités vivantes » aux Éditions Albin Michel, qui fera connaître à une France atteinte par l'*indomania*, quelques grands noms de la religion hindoue comme la sainte Mâ Ananda Moyî. C'est en lisant la biographie de Rolland que Lanza del Vasto part en Inde en 1936 à la rencontre de Gandhi d'où il revient avec l'idée des Communautés de l'Arche, fondées sur le modèle des ashrams du Mahatma dans l'esprit du sentiment pacifiste et de la non-violence. Or ces communautés, qui eurent une certaine influence dans la formation du mouvement alternatif des années 1950 à 1980, on sait qu'elles sont une des racines de l'altermondialisme. Rolland évoque aussi le passage à Villeneuve d'Alain Daniélou, nommé par Tagore directeur du département de Musique de Santiniketan. Or les ouvrages de Daniélou feront connaître l'Inde au public européen, avant qu'Arnaud Desjardins, par ses documents télévisés, initie les Français aux traditions spirituelles orientales, de l'hindouisme⁹ en particulier.

L'œuvre indienne de Romain Rolland occupe donc toute sa place dans le dialogue entrepris par l'Occident avec le sous-continent indien, au cours de cette phase de mondialisation qui accompagne, au 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}, l'extension et le renforcement des grands empires coloniaux. Mais son œuvre et sa pensée ont des répercussions sur les générations d'après-guerre, dans une autre phase de cette « dilatation » du monde qui accompagne la remise en cause de l'impérialisme colonial. Mêmes si ses positions anticoloniales ne sont en général guère affirmées, le destin de l'Orient en général et de l'Inde en particulier le touche particulièrement si bien qu'à la réputation de pacifiste due à son attitude face à la Grande Guerre, s'ajoutera, après le second conflit mondial, celle de son « idéalisme » indien, fortement teinté aussi bien par ses rencontres avec Tagore, connu du public lettré, que par celles de Gandhi, connu du grand public.

Renaissance orientale

Rolland ne fut pas le seul à faire « usage » de l'Inde dans la première moitié du 20^{ème} siècle. Avec René Daumal, René Guénon et Alain Daniélou, il manifeste une forte présence dans cette « indophilie » qui nous occupe et à laquelle il doit en partie l'appellation amusée de « baba-cool ». Ce ne sont ni les indianistes ni les sanscritistes qui laissèrent une telle empreinte. Plus le discours sur l'Inde provient d'une instance univer-

sitaire élevée, moins il a de chance, semble-t-il, d'être perçue du public. La critique par Rolland de l'Université, son éloignement de la recherche savante, l'ont mis en situation paradoxale de devenir un « passeur », à l'inverse d'un Sylvain Lévi qui, fondateur en 1927 de l'Institut de civilisation indienne, maître absolu des études indianistes dans les années 20-30, a peu de risque de passer pour un baba cool ! En ce domaine, Rolland est dès le début un marginal, tout comme René Guénon¹⁰ : tout comme les savants de son époque, il prend part à ce dialogue avec l'Inde, entrepris il y a bien longtemps par les marchands sur la route de la soie, et poursuivi par les missionnaires, les explorateurs scientifiques et les colonisateurs ; mais sa position détachée au regard de l'institution, son désir de faire connaître au grand public lettré les aspects du néo-hindouisme, sa volonté de se rapprocher d'une Inde vivante et moderne, tout cela le met dans une position originale. Tel est le sens de sa réaction à l'égard de Sylvain Lévi, en septembre 1923, après la parution de son essai sur Gandhi :

Mon *Gandhi* a (...) été une pierre jetée dans la mare aux canards. Il se trouve (...) que je suis le premier à publier en France une étude documentée sur l'Inde moderne. Les indianistes sont en émoi. Comment ai-je pu parler de l'Orient sans être de la confrérie des orientalistes ? Sylvain Lévy [sic] (qui vient de passer l'hiver à Santiniketan), est particulièrement froissé : car je l'ai devancé¹¹...

Toutefois cette démarche novatrice n'est pas suffisante, il faut aussi que le propos, pour être crédible, soit documenté. Or les études de Rolland, qui sont sérieuses, traduites en Inde, citées aujourd'hui dans quasiment toute étude, du moins francophone, sur le sujet, s'inscrivent à la suite de ce que Raymond Schwab, reprenant une expression d'Edgard Quinet, a appelé une « renaissance orientale » (tel est le titre de son livre, écrit en 1950), et dont l'Europe, d'après cet auteur, fut le théâtre de la fin du 18^{ème} jusqu'à la fin du 19^{ème}.

Schwab pense en effet que, mère de toutes les langues, de toutes les religions, de tous les mythes, de toutes les littératures, l'Inde mêle sa pensée au courant de l'esprit occidental jusqu'ici marqué par l'hellénisme. Grâce aux orientalistes, l'humanisme partiel des classiques fait place à l'unité d'un humanisme intégral et une nouvelle acception du mot « homme » voit le jour. Aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles, auxquels la culture gréco-latine apportait des réponses, succède une seconde « renaissance », qui pose des questions. Cette interrogation, loin de toute préoccupation exotique, intéresse Rolland car de l'Inde, via la Grèce, elle offre des perspectives nouvelles à une Europe qui sort d'une guerre dévastatrice. La trilogie indienne met en quelque sorte un point final à l'histoire de cette « re-

9. Par exemple : Alain Daniélou, *Mythes et Dieux de l'Inde, Le polythéisme hindou*, Buchet-Chastel, Corrèa, 1960 ; Arnaud Desjardins, *Ashrams, Grands Maîtres de l'Inde*, La Palatine, 1962.

10. S'il ne répond pas aux « appels de l'Orient » lancés par *Les Cahiers du mois*, c'est pour des raisons idéologiques : « Où est Henri Massis, Romain Rolland ne peut pas être », écrit-il sobrement dans « Les Appels de l'Orient », *Les Cahiers du mois*, février-mars 1925, Émile-Paul, p.322.

11. *Inde*, Albin Michel, 1960, p.46.

naissance orientale ». C'est parce qu'elle s'inscrit dans un mouvement de pensée scientifique, tout en restant à l'écart de l'institution universitaire, parce qu'elle est issue du romantisme – « éruption orientale de l'intelligence¹² » selon Schwab – tout en initiant une autre approche de l'Inde, que la voix de Rolland sera entendue, ... et critiquée par la société savante. Suite à la parution de son *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*, Rolland écrit encore dans son *Journal* :

Sylvain Lévy [sic] ne me pardonne pas – après mon *Gandhi* – mon *Vivekananda*. Il hait d'ailleurs Vivekananda, comme il me hait (...). Pour lui, l'Inde doit rester un objet de musée et d'archives. Défense de revivre¹³ !

Cette Inde spirituelle qui l'intéresse est bien éloignée de celle des universitaires sanscritistes, mais elle l'est également de celle de René Guénon qui, partageant avec lui sa méfiance à l'égard de l'Université, se trouve néanmoins dans une position trop traditionaliste d'un point de vue religieux et politique. Rolland est un moderne, tout comme Vivekananda, position que les traditionalistes et les tenants de la *perennis philosophia* comme Guénon, ne peuvent accepter. La place unique qu'il occupe de ce fait dans le champ intellectuel des études indiennes et des idéologies politiques de l'entre-deux-guerres va lui assurer une reconnaissance *post mortem* de la part d'un large public. Dès 1949, Louis Renou (1896-1966), indianiste pourtant, écrit de lui qu'il « a été le meilleur artisan, sur le plan des forces spirituelles, du rapprochement entre l'Inde et la France¹⁴. » C'est ainsi que le « prophète » Romain Rolland s'est fait une place de choix auprès des babas-cool, à l'écart des œuvres scientifiques de Sylvain Lévi et de l'ésotérisme traditionaliste de René Guénon.

Stéréotypes

Ceci dit, l'Orient de Romain Rolland est une usine à stéréotypes, et non une catégorie réelle : son orientalisme se définit comme un aspect du colonialisme et de l'impérialisme européen, un « discours », une manière d'agir sur l'Orient, et même, selon les termes d'Edward Saïd, une manière de le créer¹⁵. Si l'auteur de *Mahatma Gandhi* a bien remis en cause la colonisation anglaise, jamais ne lui est venue l'idée de revoir cet *a priori* consistant à réduire l'*Autre* au *Même*. Quant à la spiritualité hindoue, il avait conscience de la faiblesse de ses études, lui qui écrit dans son *Jour-*

nal en juin 1942 :

Les jeunes métaphysiciens se plongent dans cette ontologie la plus abstraite. Mes livres leur paraissent maintenant trop simples : il y a dix ans, ils leur étaient trop obscurs, ils ne voulaient pas en entendre parler¹⁶.

On reconnaît certes dans l'œuvre de Rolland une tentative de réenchâtement du monde, et dans ses professions de foi pacifistes, sa croyance en une énergie cosmique, du moins jusqu'au début des années 30, les marques d'une utopie de paix mondiale, d'harmonie planétaire. En cela cette œuvre ouvrait la voie empruntée plus tard par les tenants de la mode hippie, mais elle reste résolument à l'écart du courant spirituel plus récent du New Age, syncrétisme individuel de croyances défini comme la religion du post-modernisme¹⁷. Rolland en ce domaine a fait son temps. Et l'on est bien loin aujourd'hui en Occident de cette spiritualité hindoue dont il parlait dans ses biographies avec tant d'enthousiasme. Pour preuve Bikram Choudhury, né en 1946, le gourou des stars – et la star des gourous – qui affirmait récemment :

Je ne parle pas de spiritualité avec les Occidentaux, je n'ai pas de temps à perdre. Il faut être né en Inde pour comprendre. En mille ans, les Blancs ne sont pas arrivés à définir la spiritualité¹⁸ !

Le dialogue des spiritualités entre Orient et Occident, dont l'œuvre de Vivekananda et de Rolland constituent quelques répliques essentielles, est bien interrompu. Ou du moins apparaît-il aujourd'hui beaucoup moins riche et subtil que ne le souhaitait l'auteur de *l'Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*. Tasmina Nasreen ne dénonce-t-elle pas de nos jours « l'opium hindouiste des intellectuels occidentaux¹⁹ » ?

Perdu dans la cacophonie de la mondialisation et du métissage des cultures, il est à craindre que ce dialogue ne soit plus qu'une juxtaposition de deux monologues où chacun des énonciateurs, à tour de rôle, ne prend chez l'autre que ce dont il a besoin. Il n'empêche : qualifier Romain Rolland de « baba cool » atteste, sous forme de boutade, que le dialogue, en son temps, avait bien été établi et qu'il résonne encore parfois à nos oreilles désenchantées.

novembre 2013

Roland Roudil est Docteur en Lettres Modernes

12. Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Payot, p.502.

13. 14 septembre 1930, *Inde*, p.289.

14. Cité par Roland Lardinois, *L'invention de l'Inde, entre ésotérisme et science*, p.196. Cet auteur écrit par ailleurs : « ...Porteurs d'un sens total sur le monde, ces prophètes [René Guénon et Romain Rolland] peuvent être perçus, soit comme les représentants de deux positions inconciliables, si l'on se place du point de vue de chacun d'eux, soit comme incarnant deux variantes d'une même position à combattre comme le fit au pôle savant Sylvain Lévi qui s'est opposé autant à l'un qu'à l'autre. » (p. 186). Cette relation ternaire, poursuit R. Lardinois, définit à ses yeux « la structure du champ de production des discours sur l'Inde dans les années 1920-1930 ».

15. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, traduction de Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Le Seuil, 1980, rééd., 2003.

16. *Journal de Vézelay, 1938-1944*, édition établie par Jean Lacoste, Bartillat, 2012, p.792.

17. Charles Upton, « Postmodernisme, mondialisme et "New Age" », dans *Spiritualités et mondialisation*, Connaissance des religions, Dervy, 2004, p.163-180.

18. Julie Pêcheur, « Le yogi qui fait suer le monde », *Le Monde*, 22 mars 2013.

http://www.lemonde.fr/style/article/2013/03/22/le-yogi-qui-fait-suer-le-monde_1851852_1575563.html – consulté en décembre 2013.

19. Odon Vallet, *L'Occident en quête de sens*, textes réunis par Catherine David et Jean-Philippe de Tonnac, Maisonneuve et Larose, 1996, p.76.